

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 3 (1858)
Heft: 22

Artikel: Camp fédéral de Luziensteig [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de leur échec du 18 juin, qu'ils éprouvèrent en voulant enlever à découvert le mamelon Malakoff. A la suite de cette affaire, on recommença les cheminements, qui furent poussés avec plus d'activité que jamais. Le 16 août eut lieu la vigoureuse affaire de la Tchernaiïa ou de Traktir, et, vers la fin du même mois, les travaux du siège étant suffisamment avancés, le général Niel, qui les dirigeait, demanda que l'assaut fût donné à la ville. Le commandant en chef, après avoir pesé les motifs du commandant du génie, décida, le 3 septembre, que l'assaut aurait lieu le 8. On en connaît assez les résultats. Dans l'ouvrage du général Niel, on peut suivre jour par jour le détail des opérations.

CAMP FÉDÉRAL DE LUZIENSTEIG.

(Suite.¹)

En ce qui concerne la deuxième partie de l'instruction, celle des cadres, d'un côté, tous les officiers reçurent en six leçons de théorie une répétition générale de l'école de brigade, avec les circonstances tactiques qui s'y rapportent, ainsi qu'un aperçu des manœuvres de guerre projetées ; d'autre part, il fut formé chaque jour, ainsi qu'on l'a déjà dit, un bataillon de cadres mis exclusivement à la disposition de l'instructeur-chef.

Le susdit bataillon de cadres, dont il a été si souvent et si mal parlé, était combiné de telle sorte que chaque sous-officier participât au moins à cinq ou six exercices, et chaque officier subalterne à trois ou quatre. Il y eut en tout dix exercices du matin et de l'après-midi. Chaque compagnie fournit chaque fois un officier, deux sous-officiers, cinq à six caporaux.

Nous ne saurions point nous joindre à ceux qui prétendent que ces exercices de cadres ont été sans influence, nous ne dirons pas qu'une plus longue durée n'eût pas été désirable, car l'instruction de maints sous-officiers laissait beaucoup à désirer ; mais il n'était pas au pouvoir du commandant de prolonger cette durée, et l'on dut se borner à ce qui était possible. Les exercices du bataillon de cadres comprirent le service de campagne dans le sens le plus étendu du mot. On sortait toujours du camp avec les mesures de sûreté ordinaires, avant-garde, flanqueurs, etc. Trois fois, et dans des terrains différents, on plaça des avant-postes, et l'on fit le service de sûreté en station ; deux fois, de grandes reconnaissances armées furent exécutées, une fois vers Mayenfeld, une autre fois vers Igis, liées avec de petits exercices de combat ; on fit, entr'autres, une retraite en combattant depuis Igis et Zizers jusque derrière le Mühlebach ; partout où ce fut possible, on termina les exercices par la représentation d'un *moment* de combat. Trois fois on s'exerça à l'attaque et à la défense d'un défilé de pont ; une fois à un combat de forêt ; une fois à une plus grande affaire de retraite, depuis le pont de Tardis jusque vers Ragatz. Quand cela était nécessaire,

¹ Voir les deux précédents numéros.

l'ennemi était indiqué. En même temps, on tâcha d'utiliser autant que possible pour ces exercices le terrain même destiné aux grandes manœuvres, afin d'apprendre par là à le connaître. Immédiatement avant et après chaque exercice, il était communiqué à tous les officiers, sous-officiers et caporaux, de quoi il s'agissait. On appelait leur attention sur tout ce qui devait être pris en considération quant à l'emploi du terrain, aux circonstances de l'ennemi, au rôle des armes spéciales, etc.

Que tout cela ait été, comme on l'a dit, du temps perdu, c'est ce dont nous nous permettons de douter ; à la fin on rejettera toute instruction de cadres. Mais nous nous demandons pourquoi l'on considère maintenant comme superflu et inutile les choses faites au rassemblement de troupes en 1856, où l'on avait appelé, 8 jours avant les troupes, la moitié de l'ensemble des cadres ; on les exerça de la même manière qu'on a fait à présent, avec la différence que cette instruction profita à tout le cadre réuni cette année, tandis qu'en 1856 il n'y avait que la moitié. Nous n'avions précédemment pas entendu une seule voix rejeter ce procédé d'instruction, qui aujourd'hui est condamné de certain côté. Si on repousse toute instruction des cadres, il s'en suivra un bouleversement complet de notre organisation militaire, dont on ne peut mesurer l'étendue. Avant d'aller plus loin, nous voulons mentionner, en passant, l'excursion au Luziensteig, que le bataillon des cadres entreprit le 16 septembre. Toute la brigade d'artillerie s'y rendit et on profita de cette occasion pour exécuter le service de sûreté en marche avec le bataillon des cadres, mais sur une plus grande échelle, toute la colonne ayant une profondeur de 1200 pas, répondant à la profondeur approximative d'une brigade, sans intervalles. Les dispositions étaient prises de manière à ce que le front portât sur une étendue de 2000 pas et à ce que la colonne fût suffisamment garantie contre une attaque de flanc, pour avoir le temps nécessaire de marcher et de se préparer au combat. Quand on eut atteint, de cette manière, la hauteur de la Steig par Mayenfeld, on fit halte et un repos. Le bataillon des cadres se sépara là de l'artillerie, qui, de son côté, fit des exercices de tir. Le premier marcha par la forteresse et prit position sur le glacis ; là on lui expliqua l'importance du fort et ses avantages, en y joignant quelques détails historiques sur ces murs baignés de sang ; les assistants conserveront probablement longtemps le souvenir de cette journée.

Le Jeûne, qui terminait la 1^{re} semaine, fut dignement fêté ; le matin, service divin des deux confessions, l'après-midi, grande parade ; toute la division était placée sur deux lignes ; à la droite, le génie et les carabiniers ; à la gauche, l'artillerie et la cavalerie. Après que le commandant en chef eut parcouru toute l'étendue du front, le défilé s'effectua par division de front, dans le meilleur maintien, et termina bien la première semaine d'exercices. Le 20 septembre devaient commencer les manœuvres de guerre. On prit pour base de ces opérations les suppositions suivantes :

Un corps ennemi s'est avancé depuis l'Engadine, par les défilés de Julier et Albula, contre Coire et se dispose à descendre le long du Rhin, pour battre la division suisse qui a pris position entre le Luziensteig, la Landquart et le Scholl-

berg, afin de surveiller cette importante partie de terrain retranché. La division suisse, informée de l'approche de l'ennemi, a occupé la position en avant de Zizers, près de la Molinari, et attend là l'ennemi. Cette supposition, aussi claire que simple, convenait parfaitement. Pour l'exécuter convenablement, on partagea la division en deux divisions :

I. DIVISION SUISSE.

Commandant : colonel *Gerwer* ; adjudant : lieutenant-colonel *Steinlin*.

Adjoints pour commandements particuliers : les colonels *Ott* et *Fogliardi*.

1^{re} brigade d'infanterie (colonel Bernold), composée des bataillons n^{os} 30 de Berne et 71 de Schaffouse. Demi-bataillon n^o 75 d'Uri et demi-bataillon n^o 79 de Soleure.

2^{me} brigade d'infanterie (colonel Rusca), composée des bataillons n^o 65 des Grisons, demi-bataillon n^o 80 de Bâle-ville, demi-bataillon n^o 82 d'Appenzell (Rh.-Int.) et demi-bataillon n^o 77 de Zug.

Brigade d'artillerie (lieutenant-colonel Burnand), 1 batterie de 12 liv. n^o 4 de Zurich, 1 de 6 liv. n^o 12 de Lucerne.

Brigade de cavalerie (lieut.-colonel Techtermann), composée de 4 compagnies de dragons.

Réserve de carabiniers, composée de 8 compagnies, qu'on adjoignait, au besoin, aux brigades, ou qu'on plaçait, par fractions, sous un commandement spécial, dans un but déterminé. La division suisse comptait en outre une compagnie de sapeurs du génie et une compagnie de pontonniers, mais elles passèrent momentanément, le 2^{me} jour, dans la division ennemie.

La force de cette division se montait à 4,200 hommes d'infanterie, 300 d'artillerie, 260 de cavalerie, 800 carabiniers, 200 soldats du génie ; total 5,800 hommes environ.

II. DIVISION ENNEMIE.

Commandant, colonel *Salis* ; adjudant, lieutenant-colonel *Fischer*.

1^{re} brigade d'infanterie (colonel Hauser), composée des bataillons n^o 48 de Zurich, et n^o 68 de Saint-Gall.

2^{me} brigade d'infanterie (colonel Paravicini), composée des bataillons n^o 47 d'Appenzell et n^o 73 de Glaris.

Brigade d'artillerie (major François d'Erlach), composée d'une batterie de 6 livres n^o 16 d'Appenzell.

Brigade de cavalerie (major Scherer), composée de 2 compagnies de dragons.

Troupes du génie (major Wehren), composées d'une compagnie de sapeurs.

La force de cette division se montait à environ 2,860 hommes d'infanterie, 175 d'artillerie, 130 de cavalerie, 100 de génie ; total, 3,220 hommes environ.

Le colonel Bontems avait, en outre, pris les dispositions suivantes, pour la division ennemie :

Le demi-bataillon comptait comme un bataillon et devait occuper le même espace

de terrain, pour la défense comme pour l'attaque ; de même, la compagnie de cavalerie devait être considérée comme escadron, le train d'artillerie comme une batterie. De cette manière, on assura à la division ennemie, dès le commencement, une supériorité marquée. On a fort blâmé cette répartition, mais, comme cela arrive toujours, sans connaissance de cause. Le colonel Bontems voulait, avant tout, rapprocher autant que possible la force de la division suisse de celle d'une division de guerre. Cette mesure s'effectua, autant que cela pouvait se faire, avec la force de la troupe ennemie ; mais on n'osait pas néanmoins affaiblir celle-ci, car autrement la prétention d'une plus grande valeur de la partie adverse eût été ridicule.

La réunion de toutes les compagnies de carabiniers à la division suisse a produit quelque sensation. Le colonel Bontems voulait par là fournir l'occasion d'apprendre à utiliser une plus grande masse de carabiniers. Si l'on adjoignit quelquefois aux brigades séparées quelques compagnies de carabiniers, suivant leurs besoins et leur tâche, il ne resta pas moins 4 compagnies de réserve permanente, et à la disposition immédiate du commandant ; nous croyons que cette mesure était bien réfléchie et répondait à la situation.

Nous ne voulons, par contre, nullement révoquer en doute que le feu des carabiniers, dans le courant des manœuvres, n'a pas été plus remarqué et observé que celui des chasseurs ; mais cet inconvénient ne date pas d'aujourd'hui, car il s'est montré de temps en temps, en dedans et en dehors de nos frontières, dans des manœuvres semblables.

Enfin, on a réclamé avec quelque droit contre la division des corps en deux brigades. Nous convenons que cette répartition n'était pas la plus heureuse ; mais, d'un côté, on ne voulait pas trop affaiblir et amoindrir la division suisse, et, d'un autre côté, on remplaça la 3^e brigade par une forte réserve, à laquelle on adjoignit ordinairement un demi-bataillon d'infanterie et les compagnies de carabiniers disponibles qui étaient sous les ordres d'un commandant spécial, de manière que la division se composait de trois brigades. Dans la division ennemie, on dut renoncer à cet expédient ; mais, dans le courant du combat, la réserve se forma d'elle même par la manière d'employer la troupe, ce dont nous parlerons autre part.

Si nous considérons encore une fois cette *organisation*, nous croyons pouvoir attester que le mot *malheureuse* est injuste. Au rassemblement d'Yverdon, en 1856, la division ennemie ne comptait que 2,800 hommes au plus, la division suisse au plus 2,200. A Frauenfeld, en 1856, le corps de l'Est se composait de 3,000 hommes, et celui de l'Ouest de 2,200 environ. Ces indications ne sont guères moins fortes que celles du Luziensteig ; aussi, là-bas, les deux corps étaient quelquefois divisés en deux brigades seulement, et toute possibilité de former une troisième brigade à l'aide d'une forte réserve était inadmissible, attendu que les brigades étaient déjà trop faibles. En considération de toutes ces circonstances, il eût été convenable d'être plus circonspect dans les jugements prononcés ¹, et nous

¹ *Bund*, n° 217.

devons supposer qu'en toute autre occasion, et malgré toute son influence, il eût été impossible au critique de parer à tous les inconvénients qui se produisent, précisément dans des manœuvres de paix, d'après la nature même des choses, et qui ne doivent pas être jugés plus sévèrement dans un cas que dans l'autre.

1^{re} journée de combat (20 septembre). — D'après la supposition ci-dessus énoncée, la division Salis se mit sous les armes le matin à 6 heures et sortit du camp sur la route, dans la direction de Coire. En passant, on distribua à l'artillerie de parc des munitions, mais en quantité assez mesquine. A 8 heures, la tête de la division arriva aux Fuchsenhausern ¹, et, à 9 heures, elle avait pris la position de laquelle elle devait avancer à l'attaque.

Aile droite (brigade Hauser) : 2 compagnies (bataillon n° 48) s'avancent en ligne de tirailleurs à la lisière des buissons de la Rüfe d'Aspermont ; derrière eux, 4 compagnies en deux colonnes par pelotons ; 2 pièces de canon sur le chemin d'en haut, vers la Molinari, pour canonner la lisière du bois en face. En seconde ligne, le bataillon n° 68, ou 2 demi-bataillons, (suivant la supposition de bataillons entiers) sont postés sur la Rüfe, qui les couvre.

Aile gauche (brigade Paravicini) : 2 bataillons (n° 47) en première ligne, près de la grand'route ; 1 bataillon (demi-bataillon n° 73) en seconde ligne ; les tirailleurs postés en avant dans un abaissement de terrain un peu marécageux. Au centre, entre la brigade Hauser et la brigade Paravicini, 4 pièces d'artillerie, sous la protection spéciale d'un bataillon (demi-bataillon n° 73). Derrière l'aile gauche, sur la route, 2 compagnies de cavalerie, sous les ordres du major Scherer. Une section du génie fut adjointe à l'aile droite, afin de faciliter la prise du bois, par lequel l'artillerie devait se frayer un passage. L'intention du divisionnaire était de laisser l'aile gauche, dont la position était assez forte, et de se borner à un combat à feu, tandis que l'aile droite dirigerait une attaque énergique contre le bois de Molinari et contre l'aile gauche des Suisses. Si l'attaque réussissait et qu'on arrivât à pouvoir prendre pied sur la plaine en dessus de Zizers, l'aile gauche devait à son tour s'avancer jusqu'à Zizers.

La *division suisse*, sous les ordres du colonel Gerwer, ne se mit en mouvement qu'à 8 heures (un peu tard) et employa un bon laps de temps pour la distribution des munitions (un rapport que nous avons sous les yeux prétend qu'on y mit deux heures). Elle marcha en une colonne jusqu'à Zizers ; là se sépara la brigade Rusca, qui était destinée à former l'aile gauche de la division suisse et à occuper le bois de Molinari. On lui adjoignit la réserve des carabiniers et 4 canons. L'aile droite (brigade Bernold) resta sur la grand'route et s'avança en colonne serrée, en négligeant le service de sûreté. Il paraîtrait que l'opinion du colonel Gerwer était d'occuper préalablement sa position, et ensuite d'ouvrir les hostilités ; mais cette occupation ne pouvait s'effectuer sans difficultés : les différentes cultures des terrains, des vignes entourées de murs, des champs de maïs, tout cela devait être ménagé.

¹ Voir Carte de l'état-major, par Dufour, section xv.

Comme il n'y avait pas eu d'entente à ce sujet, le colonel Salis, voyant approcher une colonne aussi forte contre son aile gauche, ne pouvait croire qu'à une attaque énergique, et l'engagement commença. Les tirailleurs de la division suisse (batterie n° 80) commencèrent les feux contre l'ennemi et cherchèrent en même temps à se rapprocher de la hauteur. Le feu de l'artillerie ennemie portait en plein dans la grosse colonne d'infanterie postée sur la route, laquelle, au lieu de se retirer d'une position aussi désavantageuse, continua à s'avancer et se déploya dans l'enfoncement, sous le feu le plus violent de l'ennemi, manœuvre incontestablement la plus malheureuse qui eût pu se faire. Le colonel Paravicini se porta plus à droite pour prendre cette colonne de flanc, l'artillerie l'attaquant par devant et la cavalerie sur la grand'route.

Pendant que le combat avait lieu de cette manière (à 11 heures) dans l'enfoncement, le bois de Molinari n'était pas encore occupé par les Suisses. Le colonel Salis, en présence de l'ouverture des hostilités, décida de profiter de cet abandon, et donna au colonel Hauser l'ordre de l'attaque, qui s'exécuta avec énergie et avec quelques feux dirigés contre la lisière du bois, qui ne contenait qu'un petit nombre de tirailleurs ; c'est ainsi que l'on prit possession de ce bois, assez important, et presque sans un coup de fusil, et ce n'est que derrière le bois que l'on rencontra la brigade Rusca, qui se préparait à l'occuper. C'est alors que la brigade Hauser se rendit coupable d'une faute dont elle n'a pas été punie : au lieu d'attendre sa seconde ligne et son artillerie, qui s'avavançait avec difficulté au passage d'un profond ravin, elle déboucha de suite et en désordre sur la plaine de l'Allmend.

Si le colonel Rusca eût profité de cette circonstance en se jetant vigoureusement sur l'ennemi, ce dernier aurait été repoussé dans le bois, et, si possible, aurait pu y perdre sa position. Au lieu d'une offensive énergique, on avança lentement avec 2 bataillons en colonne, et l'on fut repoussé et battu par l'artillerie, qui avait eu le temps d'arriver, et par les renforts de la seconde ligne. Les Suisses se retirèrent lentement le long des collines rocailleuses, en obliquant à gauche pour servir d'appui à l'aile gauche ; le combat continua jusqu'à la Rufe (voir la carte des manœuvres). Par la marche oblique à gauche de la colonne suisse, toute jonction avec l'aile droite était nulle ; si le colonel Salis avait eu une brigade de réserve à jeter dans cette lacune, l'aile droite des Suisses aurait déjà pu déplorer une catastrophe. Après le malencontreux déploiement de l'aile gauche des Suisses, ceux-ci se retirèrent, à 11 heures $\frac{3}{4}$ (en guerre sérieuse, avec une grande perte probablement), vers Zizers. Comme le combat, dans les villages, n'était pas permis, on dut renoncer à toute défense de Zizers, et la retraite s'opéra jusque derrière le Mühlebach, près du Neuhof. L'aile gauche, se battant toujours en désespérée sur la hauteur, on ne pouvait justifier cette longue retraite ; il eût été plus avantageux de garder la position du Bastelet aussi longtemps et jusqu'à ce que l'aile gauche, si chaudement engagée, eût cessé le combat et fait sa retraite sur Igis, ou sur la route, vers le pont de Felsenbach.

(A suivre.)